

CŒUR  
D'ASSASSIN



Cet ouvrage est une pure fiction. L'histoire et les personnages décrits, leurs comportements ou sentiments sont imaginés uniquement pour les nécessités de l'intrigue. Toute ressemblance ou similitude avec des personnages ou des situations existants ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayants cause, est illicite (article L.122-4 du CPI). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

© BLH Éditions – 2026  
7 rue Clément Ader  
56880 Ploeren  
[www.blh-editions.com](http://www.blh-editions.com)

*IMPRIMÉ EN BRETAGNE* 

Impression



Josselin (56)

Dépôt légal : avril 2026

ISBN : 978-2-490892-62-4 (broché)

ISBN : 978-2-490892-63-1 (e-book)

BERTRAND BRÉNEAU

CŒUR  
D'ASSASSIN



# 1

**Samedi 30 septembre 2017, 9 h 5,  
métro Château d'Eau, Paris 10<sup>e</sup>.**

Enfin, les portes du métro s'ouvrent. L'homme se précipite à l'intérieur de la rame, s'effondre sur un siège, essoufflé, mal en point. L'homme au crâne chauve transpire abondamment, un mélange d'effort et de souffrance. Il se recroqueville sur lui-même en se tenant le flanc droit. D'un air résigné, il regarde sa main rougie par son propre sang. Il sait que sa blessure est grave et qu'il a peu de chance d'en réchapper ; cependant, il ne regrette pas son dernier choix. Lorsqu'il entend le bruit pneumatique de fermeture des portes, il soupire.

Au même instant, deux hommes armés, ses agresseurs, débarquent sur le quai de la station. Ils dévisagent les passagers des derniers wagons à la recherche de leur homme. Quand ils l'aperçoivent, plié en deux sur la banquette, leur rage explose. Ils se jettent sur la vitre du wagon et tambourinent sauvagement. Le plus acharné essaie même de la casser à coups de crosse de pistolet, tandis que l'autre force l'ouverture, en vain. La rame démarre, gagne de la vitesse et se rapproche de l'entrée du tunnel. À l'intérieur de celle-ci, les cris de panique des passagers

se mêlent au fracas mécanique de la machine, qui accélère sans se soucier des individus qui courent à côté d'elle. Poussés par la peur, les gens se couchent sur le sol, croyant certainement à une énième attaque terroriste. Le métro continue sa course, distançant les deux agresseurs. Le plus énervé hurle :

— On te retrouvera, Stanis ! Ne t'inquiète pas !  
On te retrouvera !

Le grand chauve sourit naïvement. Ses forces s'amenuisent. Désormais, sa tête touche ses genoux. Il pleure silencieusement, sent la vie l'abandonner. Il se satisfait de savoir que ses poursuivants n'auront pas le plaisir de le voir mourir. Ses pensées s'enchevêtrent. Il ne reverra plus ce qu'il a de plus cher au monde. Sa vue se trouble, les prémices de la fin. Il y a toujours la chaleur de son sang qui irradie sa main.

Puis, vient le noir absolu.

\*

**10 h 45,  
Paris 7<sup>e</sup>.**

Stéphane Borgo se souvient encore des paroles exactes de son ami le docteur Chavagne : « *Tu dois être transplanté, ton cœur n'en a plus pour très longtemps, je suis désolé.* » Venant d'un ami, cela veut dire que la situation est vraiment désespérée. Penché sur la magnifique rambarde du pont Alexandre III, Stéphane Borgo regarde avec nostalgie les joggeurs du dimanche matin s'emparer des quais de Seine avec insouciance. Lui aussi, avant son infarctus, il les arpentait. Et même qu'il a plusieurs belles performances à son actif. Il se permet d'ailleurs d'avoir un œil critique sur les foulées, les allures, et les vêtements des joggeurs.

« *Pure jalousie* », s'avoue-t-il.

Un malheur ne venant jamais seul, sa femme a profité de ce moment pour partir avec son patron, Romain Lelong, le laissant seul avec sa maladie. Elle le prive même de voir son fils à sa guise pour des raisons qui lui échappent encore. Peut-être pense-t-elle que l'infarctus est une maladie contagieuse.

Un coup d'œil sur sa montre. Dix heures cinquante, il peut se diriger tranquillement vers le Grand Palais pour voir une exposition. Elle ne l'intéresse pas vraiment ; seulement, il n'a que cela à faire.

L'air froid et humide s'engouffre dans ses poumons. Quelle agréable sensation ! Cela signifie qu'il est en vie. Il y a des barrières parisiennes dans tous les coins de Paris, stigmates des attentats et des manifestations permanentes. La peur transpire dans toute la ville, une atmosphère que les Parisiens et la France n'ont pas connue depuis des décennies. Les flics sont lourdement armés devant chaque lieu dit sensible ou jugé comme tel. Rassurant ? Oui et non, Borgo se pose encore la question. Maintenant qu'il a frôlé la mort, il le craint davantage, car désormais, il connaît le prix de la vie. Il a l'impression que la faucheuse rôde constamment autour de lui, comme un orage sur un voilier isolé en plein océan.

Les mains bien enfoncées dans son manteau, il essaie de ne pas se lamenter sur son sort. Il est vivant : amoindri, certes, mais vivant. Plusieurs fois, il s'est demandé à quoi sert la vie s'il ne peut en profiter pleinement. Il aimerait la croquer à pleines dents, comme avant. S'il pouvait retourner en arrière, il changerait bien des choses. Malheureusement, c'est impossible. Aujourd'hui,

fini le sport à outrance, la vie à cent à l'heure, les sensations fortes. Un vrai petit vieux qui doit faire attention à ce qu'il mange, mais surtout, plus d'alcool... Quelle horreur ! Déjà six mois que cela dure, depuis son terrible accident cardiaque. Son ami, le docteur Chavagne, lui en a donné encore quatre avant de mourir, à moins d'une transplantation ou d'une implantation de cœur artificiel.

Borgo contemple les verrières du Petit et du Grand Palais. Il ne peut s'empêcher de penser à chaque endroit où il met les pieds, que ce peut être pour la dernière fois. Il monte tranquillement les marches de l'édifice parisien. Avant, il les aurait dévorées quatre à quatre avec l'aisance d'un chamois.

Soudain, il s'arrête, la main sur sa poitrine. C'est bien la vibration de son téléphone dans sa poche intérieure. Il consulte l'appelant : docteur Chavagne. Il doit venir aux nouvelles, lui demander comment il va, les questions habituelles d'un ami prévenant.

— Allô, David ! Tu n'es pas en train de courir à cette heure ?

— Non ! Il faut que tu viennes tout de suite à la Salpêtrière, j'ai un cœur pour toi !

Borgo marque une pause. Il lève les yeux au ciel comme pour remercier une puissance invisible, et, en même temps, il a du mal à croire ce qu'il entend.

— Stéphane, allô ? Tu m'entends ? Stéf ? s'inquiète le docteur.

— Oui, je suis là, j'appelle un taxi et je suis tout à toi.

— T'inquiète pas, Stéf, ça va aller.

La voix de Chavagne se veut rassurante. Pas celle d'un ami, mais plutôt celle d'un médecin.

Borgo dévale les marches du Grand Palais. L'exposition sans intérêt attendra. Il presse le pas en direction des Champs-Élysées, l'endroit où il aura le plus de chances de trouver un taxi. Il ne doit pas attendre longtemps : au niveau de la statue de ce bon vieux Clemenceau, il lève le bras en visant une Mercedes grise dernier modèle qui s'arrête immédiatement.

— Bonjour, hôpital Salpêtrière, s'il vous plaît.

Derrière le volant, le grand Noir à la coupe reggae déclenche son compteur. Il n'y aura pas un mot de plus entre les deux. Stéphane n'arrive pas à le croire, un cœur l'attend à l'hôpital, c'est une chance inouïe. Il va se faire implanter un nouvel organe. Il tourne et retourne la phrase en boucle dans son esprit, mais cela demeure toujours une idée impensable. Le taxi longe les quais sans même avoir besoin d'emprunter la voie de bus, car la circulation est fluide. Malgré son soulagement et sa joie, Borgo appréhende cette opération. Depuis des mois, il sait qu'il doit en subir une pour survivre, mais il ne pensait pas que cela arriverait si tôt. Cette opération restait pour lui du domaine du fantasme. Il réalise soudainement que, pendant quelques instants, il n'aura plus de cœur battant dans la poitrine. Il sera dépendant des machines, à leur merci.

Le trajet est bref. Pas le temps pour Stéphane de tergiverser davantage : il doit s'occuper de son entreprise, et c'est tout naturellement qu'il pense à Marie, sa secrétaire. Il décide de l'appeler pour la prévenir. Après deux sonneries, la voix douce de Marie lui chatouille l'oreille.

— Excuse-moi de te déranger en famille, Marie, c'est juste pour te prévenir que je pars pour l'hôpital de la Salpêtrière...

— Vous avez un cœur de disponible ? s'emballait-elle.

— Oui, je ne serai donc pas là pendant...

— Quelques jours, je sais, nous en avons déjà discuté. Je m'occupe de gérer au mieux votre absence. Les gars seront contents d'apprendre que vous avez un nouveau cœur.

— Merci, Marie. À...

Il réfléchit une seconde : à quand ? Il espère à un jour prochain, mais il n'en est pas vraiment sûr.

— À bientôt, monsieur Borgo, dit Marie pour en terminer avec ce moment de flottement.

— Oui, c'est cela, à bientôt.

Quinze minutes plus tard, Borgo est déposé devant la Salpêtrière, dans le 13<sup>e</sup> arrondissement. Il avance lentement vers l'accueil de l'hôpital où il aperçoit la silhouette longiligne du docteur Chavagne qui l'attend sur le perron. Avant de monter les marches, Borgo inspire une longue bouffée d'air comme s'il s'agissait de la dernière.

— Bonjour, Stéphane, comment vas-tu ?

À cet instant, Borgo sait qu'il a devant lui le médecin, pas l'ami. D'un geste de la main, le chirurgien l'invite à entrer. Ils commencent alors à parcourir les couloirs de l'hôpital pour se rendre jusqu'au service de cardiologie.

— Je vais bien, merci. Mais, je t'avoue que j'ai quand même la trouille.

— C'est normal, si tu n'avais aucune appréhension, cela m'inquiéterait.

Un petit rictus au coin des lèvres, Chavagne se veut rassurant.

— Est-ce que tu as eu le temps de gérer, pour ton entreprise ?

— Oui, je viens d'avoir Marie au téléphone, et puis nous avons émis cette hypothèse... parmi tant d'autres.

Le médecin préfère ne pas relever ce détail.

— Bien. Je te dis à plus tard, Stéphane, les infirmières vont s'occuper de toi.

Borgo acquiesce d'un timide hochement de tête tout en regardant Chavagne disparaître derrière une double porte battante.

Les infirmières le prennent aussitôt en charge. Il est amené à sa chambre, changé, placé sous perfusion et préparé pour l'opération. Emprisonné dans une blouse blanche ridicule, Borgo se dévisage dans le miroir de la salle d'eau. Il a quarante-deux ans, ses tempes sont grisonnantes, ses cheveux noirs sont ébouriffés. Au fond de lui, il espère que ce n'est pas la dernière fois qu'il se contemple. Puis il retourne à son lit.

Allongé, Stéphane Borgo observe les gouttes de son anesthésiant couler dans le tuyau de la perfusion et pénétrer dans ses veines. Il tente de maîtriser son stress. Le produit agit de plus en plus. Il se réjouit que ses forces l'abandonnent : cela signifie que le dénouement est proche. Ses pensées se font plus farfelues, et il comprend que, dans quelques secondes, il sera dans le domaine des rêves.

À son réveil, demain, il aura un nouveau cœur dans la poitrine : le cœur d'un inconnu. Souvent, il s'est demandé s'il aimerait connaître l'identité de son

donneur, mais Chavagne lui a répondu que l'anonymat était de mise dans cette situation.

Les paupières de Borgo deviennent lourdes. Il ne lutte pas, se laisse aller. Il distingue vaguement une masse blanche informe s'approchant de lui : une infirmière. Il entend sa douce voix, elle est loin, il tente de lui répondre, en vain. Il dort...

## 2

### **Dimanche 1<sup>er</sup> octobre 2017, 10 h 20, Hôpital de la Salpêtrière, chambre 404.**

Entre deux lames de persiennes, le soleil s'infiltré et éblouit le visage de Borgo. Il plisse un œil, s'éveille malgré tout. Ses yeux noirs exécutent un 180 degrés pour scanner la pièce. Il est vivant. C'est le premier constat qu'il tire. Il sourit. Il doit avoir l'air idiot, mais il s'en moque. Il prend plaisir à abandonner le poids de sa tête dans l'oreiller moelleux ; aucune sensation n'a été aussi agréable que celle-là depuis longtemps. Les rayons du soleil d'automne lui chauffent agréablement les joues. Il continue de sourire, silencieux. Il a rarement été aussi heureux.

*« En vie, je suis en vie ! »*

Voilà les mots qui tournent inlassablement dans son esprit. Ses lèvres s'étirent encore davantage jusqu'à laisser apparaître sa belle dentition. Lui qui a peur d'une simple aiguille de prise de sang, le voilà transplanté du cœur : un comble ! En pleine béatitude, Borgo repart dans un doux sommeil, peut-être le plus agréable de sa vie.

À son second réveil, il constate qu'il y a du monde dans sa chambre. Une jolie infirmière au

visage pâle et aux joues roses avec des yeux en amande lui tient la main. Dans le même temps, le docteur Chavagne, beaucoup moins beau à son goût, manipule une tablette numérique, sûrement pour apprécier ses constantes cliniques.

— Bonjour, Stéf.

— Bonjour, David, ça fait plaisir de te voir.

— Moi aussi, ça me fait plaisir de te voir, sourit le médecin avec un air malin.

— Quelle est la suite des événements ?

— Tu te doutes bien que tu ne vas pas sortir immédiatement. Nous allons te garder avec nous un petit moment, comme cela, nous pourrons te surveiller et voir si tu acceptes bien ton nouveau cœur. Il existe toujours un risque de rejet.

Chavagne semble gêné par la présence de l'infirmière. Il s'assoit et attend qu'elle quitte la pièce. Borgo s'interroge, remarquant cette attitude. Quelle révélation doit-il lui faire pour que la femme aux joues roses le dérange ?

— Je ne sais pas si c'est le meilleur moment pour te l'annoncer, mais... je ne peux pas garder cela pour moi.

— Ça a l'air grave, s'inquiète Borgo.

— Oui... et non...

— Vas-y, annonce !

Chavagne cherche les bons mots. Borgo se doute qu'il doit tourner plusieurs phrases dans sa tête, peser chacun des mots qu'il va employer avec soin.

— C'est à propos de ton cœur.

Aussitôt, Borgo fronce les sourcils d'angoisse.

« *Mon cœur ! Qu'est-ce qu'il a, mon cœur ?* »

À peine survit-il qu'un obstacle se dresse déjà sur sa route.

— Il ne t'était pas vraiment destiné. J'ai trafiqué la liste d'attente pour que tu obtiennes ce cœur. Je sais que ce n'est pas forcément le meilleur moment pour te le dire, mais je ne pouvais pas rester plus longtemps muet sur ce sujet.

— Je prive donc quelqu'un d'une chance de vivre plus longtemps ! s'offusque Borgo, partagé entre deux sentiments, celui du bonheur de vivre et celui de la culpabilité, car il pousse un patient dans le même état que lui un peu plus dans les bras de la mort.

— Je ne vois pas les choses sous cet angle, Stéf. Je te donne à toi, mon ami, la chance de vivre. Une opportunité de profiter au mieux de la vie. La chance d'être là aux anniversaires de ton fils, à son mariage, à ses Noëls.

Borgo encaisse la nouvelle. Il penche la tête vers son thorax, se dit qu'il bénéficie cependant d'un cœur qui ne lui était pas destiné. Une sensation de mal-être l'envahit, car il a l'impression d'avoir volé la vie de quelqu'un.

— Je n'attends pas de toi que tu me remercies, j'ai juste voulu sauver un ami, argumente Chavagne en se levant.

Le médecin jette un dernier regard à son ami, qui demeure silencieux.

— Je reviendrai te voir demain.

Une fois la porte close, Borgo se retrouve seul. Seul avec sa conscience, seul avec sa culpabilité grandissante. Il est pourtant heureux de sentir son sang circuler dans ses veines. Il cherche pendant de longues heures le nom du sentiment exact qui l'anime sans parvenir à le qualifier. C'est comme si ce nouveau cœur rongeaient une partie de son âme. Ses pensées s'emmêlent. Pendant un court instant, il

déteste son ami, le docteur Chavagne. La seconde d'après, il l'encense, car, comme il le lui a dit, il aura la chance de voir grandir son fils. Les idées de Borgo se brouillent pour laisser finalement place au monde cotonneux des rêves.

\*

Sans que Stéphane Borgo s'en aperçoive, son fils, Jonathan, s'est installé dans la chambre.

Il a pris l'eau avec ses baskets Converse. Il est certes à la mode, mais, côté pratique, il doit bien admettre que sa mère avait raison. Bien sûr, il ne le lui avouera pas, adolescence contestataire oblige. Le froid mêlé à l'humidité engourdit ses orteils : la sensation est vraiment désagréable, mais il s'en fiche, il a désobéi à sa mère, et c'est tout ce qui compte. Cela le réchauffe plus qu'une bonne soupe de grand-mère.

Depuis qu'elle a quitté son père pour s'installer avec un nouveau mec, Jonathan lui rend la vie impossible. Il continue de bien travailler à l'école, car son père le lui a demandé, mais, dès qu'une occasion se présente, il pourrit l'existence de sa mère. Il trouve même un certain plaisir à envenimer la moindre situation conflictuelle. Sa veste militaire goutte abondamment sur le sol, il y a une grande flaque d'eau sous sa chaise. Il est assis depuis deux heures à observer son père. Il a terminé ses devoirs et celui-ci ne se réveille toujours pas.

Lorsqu'une infirmière entre dans la pièce pour relever les nouvelles indications cliniques de son père, Jonathan la détaille avec attention. Elle lui adresse un charmant sourire de courtoisie, qu'il lui renvoie.

Jonathan Borgo range ses affaires dans son sac Eastpak, le même qu'ont tous les jeunes. Il est obligé

de partir. Déjà qu'il ne devrait pas être là, il ne peut pas cumuler cela avec un retard trop conséquent. Si sa mère apprend qu'il est venu à l'hôpital, elle le privera de sortie pour des semaines. Jonathan réajuste sa mèche rebelle et plonge sa main dans la poche intérieure de sa veste.

— Est-ce que je peux lui laisser ça, madame ?

— Bien sûr, posez-la sur la table de chevet, je suis sûr qu'il la verra à son réveil.

— Merci.

Le jeune homme dispose en évidence une photo de lui avec son père. Il dépose ensuite un baiser d'enfant sur son front, sourit à la sympathique infirmière et disparaît.

\*

Quand Stéphane Borgo émerge de la brume, son attention est immédiatement attirée par la photo. Un cliché de lui et de son fils à la foire du Trône. Jonathan tient un énorme ours en peluche dans ses bras, que son père vient de lui gagner au tir à la carabine. Un moment de bonheur comme il pourra en revivre grâce à son nouveau cœur. Mais ce qui l'émeut davantage, c'est que son fils lui a rendu visite. Stéphane sait que Jonathan a encore désobéi à son ex-femme. Malgré les sanctions qu'elle peut lui infliger, il est venu. Stéphane est fier de son fils : il est ce qu'il a de plus précieux au monde depuis le décès de ses parents.

### 3

**Lundi 4 décembre 2017, 3 h 15**  
**Appartement de Stéphane Borgo, Paris 15<sup>e</sup>.**

Des cheveux bruns s'épanouissent à la manière d'un éventail que l'on déplie. Ils sont longs. C'est une jeune femme à la peau d'albâtre, elle paraît belle. Elle porte un collier en argent très fin. Deux étoiles scintillent, sans que Borgo puisse les identifier. Un flash lumineux imprécis tourbillonne de façon étrange. Un point rouge coupe la scène en deux avec la précision d'un laser. Ensuite apparaît un homme : ce dernier se voit dans le reflet d'une vitre. Il est chauve.

Il se dégage de ces scènes une certaine tension, une étrange pesanteur malsaine qui étouffe encore Borgo au moment de son réveil en sursaut.

\*

**8 h,**  
**Entreprise Borgo, Paris 15<sup>e</sup>.**

Deux mois se sont écoulés depuis sa transplantation. Stéphane Borgo se sent de mieux en mieux. Il sait néanmoins qu'il lui faut encore attendre un mois pour reprendre une activité physique. Stéphane a hâte d'enfiler à nouveau des baskets, non plus pour aller boire un café au bar du coin, mais pour

marcher d'un bon pas. Retrouver enfin cette sensation de liberté. Il rêve du jour où il pourra laisser à son corps le droit de s'élever au-dessus du sol pendant quelques foulées : cela sera synonyme de victoire et d'une nouvelle vie. Il a conscience qu'il ne battra plus de records, mais il vivra presque normalement.

La seule difficulté depuis son opération, ce sont ces drôles de visions qui hantent chacune de ses nuits, sans exception.

En entrant dans le bureau de son entreprise, Borgo salue les deux employés qui tapent vigoureusement sur leurs claviers. Il aime son entreprise, une imprimerie familiale pour laquelle il a su gérer le passage au numérique et diversifier les activités grâce à l'infographie. Il s'en serait voulu de planter l'héritage des Borgo depuis presque cent ans. Secrètement, Stéphane espère avoir la chance de travailler avec son fils, comme lui avec son père.

— Bonjour, Patron.

— Bonjour, Rémy.

Le petit homme est trapu et a le crâne dégarni. Il est dans l'entreprise Borgo depuis quinze ans, et ne s'imagine pas travailler ailleurs.

— Si on me cherche, je suis dans mon bureau.

Borgo s'enferme, jette un regard furtif derrière lui. Il s'en rend compte. Il se demande pourquoi il agit comme cela, car il n'a jamais fait ce genre de chose auparavant. Il a remarqué que des comportements paranoïaques le rongeaient depuis quelques jours : il se retourne régulièrement dans la rue, observe les voitures par la fenêtre de son appartement, vérifie si on ne le suit pas. Après une courte introspection, il s'aperçoit qu'il agit comme un prisonnier en cavale,

du moins, c'est ainsi qu'il imagine l'attitude d'un évadé.

L'ordinateur de Borgo s'ouvre sur la page de la veille. Il se dit qu'un petit tour sur la Toile pour glaner des informations sur les troubles du comportement après une transplantation pourrait peut-être l'aiguiller. Le premier lien que lui offre Google a un titre qui lui donne la chair de poule : « Les troubles psychologiques liés aux greffes d'organes. » Inquiet, Stéphane se dit qu'avec deux critères remplis rien que dans l'intitulé, il est un bon candidat. Il doit absolument approfondir sa recherche. La lecture de l'article lui prend une trentaine de minutes. Il relève les mots : persécution, déni, troubles psychologiques, sentiment de culpabilité, fantasme vis-à-vis du donneur, travail de mentalisation du receveur pour accepter la greffe.

Bien évidemment, le paragraphe sur la transplantation cardiaque, « une intervention unique, du point de vue psychique », attire davantage son attention. Cette opération laisse place à de multiples réactions émotionnelles, vu l'investissement fantasmatique de cet organe et la nécessité de la mort d'un donneur anonyme. Le cœur, outre son rôle mécanique de « pompe », et donc de « moteur », reste dans notre civilisation occidentale le siège de la vie affective.

« *C'est bien joli tout ça !* », grommelle Borgo.

Il ne trouve rien qui explique ses visions nocturnes, d'autant qu'elles concernent toujours les mêmes personnes. Le problème, c'est que ses pensées l'obnubilent. Toujours les mêmes images de ses rêves. De fait, il ne parvient plus à se concentrer sur son travail. Il veut d'abord éclaircir ses drôles de

rêves. Il choisit d'essayer d'en reconstituer mentalement les flashes. Il faut qu'il réussisse à mettre de l'ordre dans sa tête. Il prend une feuille de bloc-notes et commence à écrire : combien de personnes ? Deux, un homme et une jeune femme. À quoi ressemblent-ils ? Les images se succèdent rapidement dans sa mémoire, sans qu'il ait le temps de tout distinguer. Elles sont floues, des gros plans, des images parfois trop sombres pour voir quelque chose. Il semble à Borgo que la femme est brune, jeune, avec la peau blanche. L'homme, quant à lui, est chauve, les yeux extrêmement clairs, d'un certain âge.

Puis, d'autres questions s'enchaînent.

Le décor, comment est-il ? Il n'en voit pas, ou il ne s'en souvient pas.

Des sons ? Des bruits ? Des cris se mêlent à une impression de douleur.

Connaît-il ces visages ? Non. Les a-t-il déjà croisés ? Non, ou alors il les a simplement oubliés.

Un détail qui a son importance : chaque fois qu'il rêve de ces gens, il ressent une violente pointe au cœur.

Le téléphone extirpe Stéphane Borgo de son analyse. Il renseigne le client avec professionnalisme, cependant, il n'arrive toujours pas à correctement se concentrer. Une part de lui est plongée dans ses visions. Elles le rongent comme un véritable cancer.

À peine raccroche-t-il qu'il se replonge dans ses notes. Le bilan est le suivant : il rêve régulièrement de deux personnes qu'il n'a jamais rencontrées et avec qui il n'a aucun lien. Il éprouve une violente sensation de douleur au cœur lors de ses visions. Il

n'oublie pas non plus l'atmosphère malsaine, emplie de souffrance, qui règne pendant ces scènes.

Depuis quand a-t-il ces visions ? Depuis sa transplantation. Il n'y a donc pas à chercher plus loin. Le plus à même de le renseigner, c'est Chavagne. Borgo pianote immédiatement son numéro sur son portable.

— Salut, David, je te dérange ? Je dois te parler, c'est important.

— J'ai cinq minutes.

— Non, j'aimerais te parler en tête à tête.

— Comme tu veux, répond Chavagne, en réfléchissant. Vingt heures à l'hôpital, ça te va ?

— Parfait.

\*

**20 h 10**

**Cabinet du Dr Chavagne, hôpital Salpêtrière.**

Chavagne essuie le gel qu'il a étalé sur la poitrine de Borgo pour effectuer l'échographie de la cage thoracique.

— Je ne vois rien d'anormal, Stéphane. Aucune raison que tu ressentes une douleur telle que tu me l'as décrite. Ta cicatrisation se fait parfaitement bien, tu ne souffres pas d'un rejet.

Borgo acquiesce, reboutonne sa chemise et s'assoit au bord du lit d'examen. Si, physiquement, il se porte bien, c'est que le souci doit être d'ordre psychologique, comme il le craignait.

Maintenant, il doit aborder son problème de visions avec Chavagne. L'inconvénient, c'est qu'il ne sait pas comment amener le sujet sans être pris pour un fou par son ami. Chavagne enlève ses lunettes rondes et les place dans sa poche de poitrine. Il enfonce ses mains dans sa blouse et considère

calmement Borgo. Un silence s'installe entre les deux amis, un silence qui les dérange.

— Si tu as quelque chose à me dire, n'hésite pas, mon vieux. Je suis ton médecin, mais je suis surtout ton ami, ne l'oublie pas.

Borgo se gratte la tête, puis il se lance.

— Est-ce que tu as déjà eu des patients qui t'ont parlé de visions après leur opération ?

Le docteur écarquille les yeux, il s'efforce de contrôler sa réaction, tentant de masquer au mieux son étonnement.

— Depuis quand as-tu des visions ?

— Depuis mon opération. Je n'ai jamais rien eu de tel avant, je te l'assure. Tu me connais, je ne suis pas un de ces névrosés...

— Calme-toi, Stéf, je sais que tu n'es pas fou.

Chavagne invite Borgo à s'asseoir dans un des fauteuils en cuir devant son bureau. Le médecin croise ses mains, une habitude pour se donner de la contenance face à ses patients. Il sonde profondément son ami, essayant d'y déceler la moindre graine de folie, mais il ne relève rien de cet ordre.

— La transplantation cardiaque est une opération lourde, sûrement la plus lourde qui soit. Parfois, les patients ont des difficultés pour accepter l'organe d'un étranger.

— L'écho a prouvé que j'ai très bien accepté ce cœur, même si ta révélation n'était pas évidente à avaler au début.

— Ton corps l'a accepté, oui, mais peut-être que ton inconscient n'est pas du même avis.

— Alors, pourquoi toujours les mêmes visages dans mes visions ?

— Je préférerais que l'on appelle cela... de mauvais rêves.

— Si tu veux, mais tu n'as pas répondu à ma question.

Chavagne bascule son corps en arrière, comme pour prendre du recul avec Borgo, une attitude proche de celle d'un boxeur qui veut éviter le contact avec son adversaire.

— Je n'en sais rien, avoue le médecin, gêné.

Borgo s'offusque aussitôt.

— T'es médecin ou pas ?

— Je traite le corps, pas l'esprit, Stéphane. Je pense que tu devrais continuer à guérir tranquillement. Je te propose de faire à nouveau le point dans quinze jours. Si tes mauvais rêves persistent, je t'orienterai alors vers un confrère.

Un sentiment de frustration envahit Borgo. Il est venu pour avoir des éclaircissements, et il repart avec encore plus d'incompréhension.

— Comment s'appelait mon donneur ?

— Je n'ai pas le droit de te révéler cette information.

— Tu n'as pas le droit, ou tu ne veux pas ?

— Les deux.

— Pourtant, tu m'as offert ce cœur alors qu'il ne m'était pas destiné.

Borgo fusille Chavagne du regard.

— Qui était-il ? reprend-il.

— Stéphane... Ce n'est pas une bonne idée.

Borgo sent que l'autre va lui lâcher le renseignement, il faut juste qu'il insiste.

— Je dois savoir ! Tu t'en fous, toi ! Ton cœur est d'origine et tu dors sur tes deux oreilles chaque nuit.

Chavagne soupire, il cède. Il ouvre le tiroir de son bureau, fait jouer les dossiers les uns contre les autres. Le médecin saisit une pochette et remet ses lunettes. Il lance un œil sombre à son ami tandis que son long doigt survole les lignes d'un dossier.

— Il s'appelait... Olivier Marquez. Sous toute réserve.

— Ça veut dire quoi, sous toute réserve ?

— Que nous ne sommes pas sûrs de son identité.

— Comment...

Borgo n'ose pas finir sa phrase.

— Est-il décédé ? complète Chavagne.

— Oui.

— Il s'est fait tirer dessus, c'est tout ce que je sais des circonstances de la mort.

Borgo encaisse la nouvelle. Il faut bien mourir de quelque chose, mais quand même, une mort par balle, ce n'est pas la plus commune.

— Merci, David. Désolé de m'être emporté.

— Je comprends, tu sais. Olivier Marquez, né à Créteil en 1981.

Borgo se lève du fauteuil en cuir, serre la main de Chavagne et quitte le cabinet.

\*

Dans le taxi qui le ramène chez lui, dans le 15<sup>e</sup> arrondissement de Paris, Borgo ne peut s'empêcher de se monter des scénarios abracadabrantés pour expliquer la mort brutale de son donneur. Il fait un petit tour sur le Net pour essayer de savoir à quoi pouvait ressembler cet Olivier Marquez. Les photos défilent sans qu'il y ait un portrait qui s'approche de celui de l'homme de ses visions. Étonnamment, il n'y a pas d'Olivier Marquez né en 1981 sur aucun réseau social. Pas de chance, il

est tombé sur l'un des seuls êtres sur terre ne possédant aucune activité numérique. Il va falloir qu'il trouve une autre solution pour identifier son mystérieux visiteur nocturne. Deux pistes sont à explorer : celle d'Olivier Marquez dans un premier temps, et celle de l'homme qui le hante dans un deuxième temps. Il verrait bien si ces deux pistes se rejoignent.

Le chauffeur de taxi rend la monnaie à Borgo. Ce dernier le remercie d'un léger signe de tête.

Quand Stéphane pousse la porte de son appartement, il est vingt et une heures, personne ne l'attend, il n'y a pas de bruit chez lui. La solitude règne. C'est la chose qu'il déteste le plus depuis son divorce et à laquelle il n'arrive pas à s'accommoder. Il a fallu qu'il réapprenne à vivre en célibataire. Borgo allume la télévision, juste pour se créer une compagnie virtuelle. Après avoir mis à chauffer une casserole d'eau et s'être servi un verre de bourgogne aligoté, une idée lui vient.

— Éric Legendre ! s'exclame-t-il, en tapant son front avec la paume de sa main.

Il a un policier dans son entourage et se maudit de ne pas y avoir pensé avant. Une connaissance du club de running. Pourquoi se priver de cet atout ? Il n'aime pas trop ce qu'il va faire, mais tant pis. Il dégaine son portable et envoie un texto pour lancer sa requête auprès de Legendre.

Une fois le message balancé, Borgo fait glisser négligemment son cellulaire à l'autre bout du bar. Il adore ce geste, cela lui rappelle les westerns, quand le grand méchant envoie son verre de whisky vide au barman pour qu'il le lui remplisse à nouveau. Mais lui n'a pas de whisky.

*« Un autre bourgogne ? Bonne idée ! »*

Borgo se verse de nouveau un aligoté. Si le docteur Chavagne le voyait, il lui ferait un sermon de médecin très soporifique, mais l'ami David, lui, il approuverait sûrement ce doux nectar pour remède.

.../...